

Marie Scarpa  
Université de Lorraine-Metz

À propos de « Marseille, du couple  
mythique et du SDF au flâneur »<sup>1</sup>  
de Pierre Popovic

## De l'imaginaire social à la topographie culturelle de Marseille

C'est à partir de la notion d'*imaginaire social* que Pierre Popovic construit sa lecture de la ville de Marseille dans un corpus de romans contemporains dont les auteurs se caractérisent tous par le fait d'être eux-mêmes des Marseillais<sup>2</sup>. L'imaginaire social prolonge, dans la lignée des travaux de Régine Robin et dans une veine plus textualiste, le concept de « discours social » de Marc Angenot :

---

1. Pierre Popovic, « Marseille, du couple mythique et du SDF au flâneur : Izzo, Valabrègue, Ascaride », Lise Gauvin [dir.], *Les métropoles culturelles dans l'espace francophone*, Montréal, Hurtubise, 2011, p. 131-156.

2. Le corpus étudié est le suivant : *Total Chéops*, *Chourmo*, *Solea*, *Les Marins perdus* et *Le Soleil des mourants*, de Jean-Claude Izzo; *La Ville sans nom*, de Frédéric Valabrègue; *Sur tes ruines j'irai dansant*, de Gilles Ascaride.

L'imaginaire social est composé d'ensembles interactifs de représentations corrélées, organisées en fictions latentes, sans cesse recomposées par des propos, des textes, des chromos et des images, des discours ou des œuvres d'art<sup>3</sup>.

Popovic montre à quel point les romans qu'il étudie sont hantés par (et alimentent eux-mêmes) la mythologie de « Marseille », qu'ils contiennent en creux certains de ses mythologèmes comme des idéaux désormais inaccessibles (ainsi des récits d'Izzo dont la Marseille de bruit et de fureur, qui ne dit plus que « l'infinie saloperie du monde », ne parvient plus à renouer avec les valeurs du récit de fondation — le mariage du marin phénicien Protis et de la belle autochtone Gyptis) — ou qu'ils les mettent à distance, les retournent et les vilipendent (par le biais de ces hérauts négatifs soliloquant à la première personne contre leur Ville que sont les SDF des romans de Valabrègue et d'Ascaride, l'abbé Faria et Samson Derrabe Farigoule alias SDF).

Passés en revue et au scalpel les éléments de la mythologie environnante défilent l'un après l'autre. La célèbre hospitalité marseillaise? La porte ouverte de l'Orient? La pluralité ethnique et culturelle radieuse? Du vent. [...] Le banditisme pittoresque? La noblesse des grands truands? Du vent. Crapulerie et violence, rien d'autre<sup>4</sup>.

Tout, dans la bouche de l'abbé Faria, est revu et corrigé, de la beauté de la rade à la légendaire équipe de foot (« l'Ohême »), en passant par l'aura charismatique de Gaston Defferre. Dans le roman d'Ascaride, la diatribe de SDF se fait encore plus violente; on en jugera d'après l'incipit :

---

3. On trouvera une définition complète de la notion (ainsi qu'une histoire et une mise en perspectives de la sociocritique) dans l'article de Pierre Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, « Anthropologies de la littérature », 151/152, déc. 2011, p. 7-38.

4. Pierre Popovic, « Marseille, du couple mythique et du SDF au flâneur : Izzo, Valabrègue, Ascaride », *op. cit.*, p. 140.

*Marseille, fin du XX<sup>e</sup> siècle...*

Ferme ta gueule. Ferme ta gueule tia pas de bouche. Je te dirai de la fermer jusqu'à ce que les dents elles me tombent. Si y faut. Je m'en fous. Je te glapis de mes chicots. Va, va ferme-la, les dents je les ai encore et le cul je te le mords. Mais toi ferme-moi ça, que tia plus rien dedans. Que tié plus rien. Tié? Tié quoi? Tia même plus de port, plus de voiles dedans et d'abord jamais tien as eu. C'est moi qui te le dis. Ferme tes voiles. Claque pas. Tié que du vent. Et moi je te lâche des pets. Tu entends? Les pets je te les lâche. Je t'étouffe, je te consume, je te tréblinkase<sup>5</sup>.

Et Popovic de noter, pour ces deux derniers récits, l'importance de l'esthétique carnavalesque au sens où Bakhtine l'entend (l'extrait cité donne à voir le travail du texte qui tire Marseille vers le bas corporel pour la mettre à mort et lui donner l'éventuelle possibilité de renaître<sup>6</sup>) et l'équivocité de la relation du héros/héraut à sa ville (distance critique des deux « collecteurs d'égout » mais aussi lien métonymique qui se lit jusqu'au choix du monologue, de cette jactance oralisée qui a « le ton, la verve, le lexique, le rythme, la flamboyance rhétorique, et surtout l'obscénité forcenée du parler des bords de la Cannebière. »)<sup>7</sup>.

L'ethnocriticienne que je suis ne peut que souscrire à l'idée première qu'un texte littéraire est interdiscursivité. « Marseille » est un tout construit par l'ensemble des discours tenus sur elle, et qui finit par se décliner en effet dans un certain nombre de « mythologèmes ». Néanmoins, à la généralisation parfois un peu abstraite de la « mythologie » nous opposons la nécessité de particulariser aussi, au nom d'un certain relativisme culturel. Qui parle de Marseille et d'où parle-t-il? La Marseille du Marseillais n'est sans doute pas

5. Gilles Ascaride, *Sur tes ruines j'irai dansant*, Marseille, Le Fioupélan, 2013 [1998], p. 6.

6. Mais la résurrection de la Ville dans ce corpus reste verbale et fantasmatique, tant « l'état de la mythique couche nuptiale de Gyptis et Protis se résume en quatre mots : squameuse, cacochyme, impotente et podagre ».

7. La richesse de l'article de Pierre Popovic ne saurait être rendue par les quelques lignes de résumé que j'en propose ici.

superposable à l'imaginaire social de Marseille d'un non Marseillais<sup>8</sup>. Et de quelle Marseille le Marseillais parle-t-il? Car Marseille, on le suppose tout au moins, c'est un ensemble de « communautés », de « quartiers », de « villages dans la ville » (pour reprendre l'expression chère à l'École de Chicago) : Fabio Montale jauge la Ville depuis sa calanque des Goudes, l'abbé Faria depuis le quartier de Maldormé, pour d'autres ce sera depuis les fameux « quartiers nord » ou le vieux port, etc. On connaît l'importance dans la construction de l'identité culturelle des « différences mineures<sup>9</sup> ». Peut-être l'absence de cette problématique, dans l'article de Popovic, pointe-t-elle précisément le délitement du « communautaire<sup>10</sup> » (puisque la terrible « solitude » du SDF est, elle, plusieurs fois mentionnée). Et depuis Paris ou Lyon (sans parler des métropoles non françaises), qu'est-ce que Marseille? À la « provençalité » sans doute faut-il ajouter la « provincialité », l'illégitimité populaire ou petite-bourgeoise du Village malgré tout qui peine à devenir une (vraie) grande Ville<sup>11</sup>.

En revanche, de l'intérieur ou de l'extérieur, Marseille est vue comme violente<sup>12</sup> et les romans étudiés le disent à satiété, y compris dans leurs dispositifs énonciatifs comme le montre Popovic. Ainsi le SDF qui n'a plus que son corps et sa voix à exhiber est une figure même de violence, à la fois sociale (le dénuement) et verbale (l'éruclation). Ce que l'ethnocritique pourrait peut-être décliner en

---

8. Ce qui est frappant c'est que les auteurs et, semble-t-il, tous les personnages principaux sont Marseillais. Comme si pour parler de Marseille on ne pouvait être que Marseillais. Encore un mythogème, au fond...

9. C'est Freud qui a parlé du « narcissisme des différences mineures »; d'un point de vue sociologique, on peut se reporter bien entendu à Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Minuit, 1979.

10. Sans doute devrions-nous creuser davantage, pour un sujet comme celui-ci qui concerne les mythologies urbaines, l'opposition collectivité/communauté.

11. Sans doute sommes-nous là aussi dans un mythogème que conforte une série télévisée française très populaire, *Plus belle la vie*, qui fait de Marseille une société de voisinage et d'interconnaissances, mythogème dont le versant négatif serait qu'elle est une ville toujours culturellement dominée.

12. Loin de ne poser à l'origine de la ville que l'union et le métissage, la légende de fondation elle-même est porteuse de violence : il y est dit que le marin grec apporta aux autochtones la « civilisation »...

termes d'ensauvagement (et non pas de « sauvagerie<sup>13</sup> »). Le SDF, à qui l'on dénie un espace propre (« sans domicile fixe ») est un être pourtant hautement spatialisé. Dans notre lecture ethnocritique de l'espace (y compris urbain) selon une chronotopie tripartite *domus/campus/saltus*, le SDF est l'homme a priori sans *domus* et hors *campus*<sup>14</sup>; homme du dehors, forcément public, il est donc à lui seul, peut-être, l'incarnation d'un *saltus* qui viendrait envahir le pavé de la Cité. Réciproquement, on peut dire de lui qu'il tente de domestiquer l'espace public, faisant de la rue et du trottoir des *domus* provisoires. Sa présence même bouge les limites du privé et du public : il privatise l'espace public et publicise son for privé, sur le seuil même de son propre corps.

Privé/public, haut/bas, etc. : le SDF brouille les frontières et on ne peut que suivre Popovic lorsqu'il montre que l'écriture de Valabrègue et d'Ascaride exploite toutes les ressources de l'esthétique carnavalesque. En revenant à ce héros négatif (et à une pensée ethnologique du Carnaval comme pendant du Carême au moins dans les univers occidentaux à dominante judéo-chrétienne), il m'apparaît toutefois que le SDF romanesque est plutôt une figure paradoxale, roi de Carnaval et face de Carême tout en même temps.

## Le SDF : un descendant du flâneur benjaminien ou un anti-passant?

Popovic conclut son article par un rapprochement passionnant entre la figure du SDF et celle du flâneur tel que Walter Benjamin la construit dans ses textes sur Paris et sur Baudelaire. « Le SDF littéraire est le descendant du flâneur moderne, mais les conditions

13. Voir Marie Scarpa, « Sauvage, vous avez dit "sauvage"? », *Littérature*, 153, 2009, p. 36-49.

14. On trouvera dans plusieurs contributions de ce numéro des définitions de *domus* (l'espace du domestique, de la reproduction)/*campus* (l'espace du travail, de la production)/*saltus* (l'espace du non domestique et du non « travaillé » : la marge, l'in-cultivé, l'invisible, etc.) et surtout de l'usage (toujours dialogique) que l'ethnocritique en propose.

de possibilité de la flânerie ne lui sont plus offertes dans la ville contemporaine. » Le SDF fictif du corpus marseillais est un nouveau « chronotype » :

La conjoncture historique est celle d'une ville dont la mythologie légendaire, au contraire du crédit qui lui est accordé, empêche tout projet d'émancipation collective. Le pivot de la poétique romanesque consiste [ici] en une ingestion de tous les traits de cette mythologie, opérée dans l'espoir de les soumettre à la critique [...] afin de pouvoir rêver de les remotiver dans le sens du bien le plus général<sup>15</sup>.

Le propos donne à penser et le rapprochement est pertinent sur nombre de points<sup>16</sup>. Le SDF et le flâneur sont en effet des figures typiquement urbaines; la grande ville est pour les deux « un paysage qui s'ouvre et une chambre qui se ferme sur eux » (Benjamin); solitaires, ils se situent sur le seuil, à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de la foule urbaine et de ce point de vue, ils font de la métropole moderne un texte d'observation (à la différence du « badaud »); ils luttent à leur manière, enfin, contre « la division du travail » qu'impose le capitalisme mais sont pris, à leur corps défendant souvent, dans la marchandisation du monde.

Pour autant, les deux figures m'apparaissent aussi appartenir à des « cosmologies<sup>17</sup> » différentes et elles me semblent pouvoir être distinguées pour les deux traits qui les caractériseraient

---

15. Pierre Popovic, « Marseille, du couple mythique et du SDF au flâneur : Izzo, Valabrègue, Ascaride », *op. cit.*, p. 156.

16. Je me suis aidée ici pour la compréhension des études de Benjamin sur le flâneur d'un article de Hans Robert Jauss, « Trace et aura. Remarques à propos du *Livre des passages* de Walter Benjamin », *Trivium*, 10-2012 [En ligne] <http://trivium.revues.org/4132> (23 juillet 2014). [1<sup>ère</sup> édition de l'article, en allemand : 1987.]

17. C'est une notion que l'ethnocritique utilise de plus en plus, qu'elle a découverte à travers l'essai de Vincent Descombes, *Proust. Philosophie du roman* (Paris, Minuit, 1987), qui l'emprunte lui-même à l'anthropologie (Louis Dumont, Mary Douglas). Pour le dire vite, une « cosmologie » est la théorie collective d'un monde donné.

principalement : leur rapport au travail (ou plutôt au non travail) et à la marche. « Flâner », nous dit le *Trésor de la Langue Française*, est un mot d'origine normande qui entre dans la langue française au XIX<sup>e</sup> siècle précisément et qui associe à l'action de « se promener sans hâte, au hasard » l'idée de « perdre son temps, paresser ». Le SDF flâne-t-il? Popovic finit par en faire une figure de flâneur impossible; j'en ferai peut-être quant à moi la négation même du flâneur. Ce dernier est un « oisif » : il est une figure (qui s'accompagne d'une posture) essentiellement esthétique et du même coup politique. Le SDF, lui, supporte une appellation d'état, bureaucratique; il paresse par nécessité. En somme, « Errer est humain. Flâner est parisien<sup>18</sup> ». Mais le SDF erre-t-il vraiment? Si les deux figures partagent bien une forme de nomadisme, je dirai de l'un — le flâneur — qu'il m'est accessible quand il marche, de l'autre — le SDF — qu'il m'est donné à voir plutôt quand il est arrêté. J'évoquais plus haut ses lieux, la rue et le trottoir, qu'il transforme en *domus* provisoires : on peut y marcher certes mais lui les habite, les « squatte » et les expressions idiomatiques qui (me) viennent à l'esprit pour qualifier son rapport à l'espace urbain sont « faire le trottoir » (au sens littéral), « être à la rue », « coucher sous les ponts ». Sommes-nous là devant des « chronotopes »? Il me semble qu'au contraire de la « route » et du « salon » bakhtiniens, la rue et le trottoir ne disent pas tant le déroulement du temps concrétisé/matérialisé dans un lieu qu'un figement du temps, qu'un certain type de stationnement dans l'espace. Sans doute faudrait-il creuser bien davantage toutes ces questions. En tout cas, à tous les sens du terme « passage », le SDF m'apparaît au fond comme un anti-passant. Ce qui pourrait être corroboré par le fait qu'au contraire d'autres types de nomades — le chemineau, le vagabond par exemple — qui, imaginaires du moins, semblent toujours venir d'ailleurs, le SDF, lui, en tout cas celui de notre corpus marseillais ne peut être que de Marseille : il est un étranger de l'intérieur, l'autre du même si je puis dire. À ce

18. Victor Hugo, *Les Misérables*, t. 2, Paris, Le Livre de Poche, 1985 [1862], p. 203.

titre, il est à lui seul à la fois le pour et le contre du mythogème central de la légende de fondation dans laquelle l'étranger nomade se mariait à l'autochtone sédentaire. Tout se passe comme si dans la Marseille du SDF, on « n'arrivait plus à bon port » : on n'arrive plus (puisqu'on est déjà là), il n'y a plus de bon port (de vraie *domus*) et il n'y a même plus de port du tout comme le dit Samson Derrabe Farigoule dans l'incipit cité du roman d'Ascaride : « Tié t'as même plus de port ».